

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 18 OCTOBRE 1890

LE REGIMENT

TROISIÈME PARTIE

CONSEIL DE GUERRE

(Suite)

— Depuis quelques mois, pensait-il, j'ai rêvé plus d'une fois qu'un jour viendrait où je serais obligé d'en finir, et j'avais cru que l'arme qui m'aiderait à ne plus souffrir serait celle qui fut trouvée près de moi dans la forêt, sur la neige, le jour de ma naissance ! je n'ai pas même cette consolation. Enfin !

Il soupira. Il arma le revolver et le dirigea contre son cœur. Mais tout à coup et au moment où son doigt touchait la détente, il pense à Mariolaine qu'il ne reverra plus, à Mariolaine qui est à Châlons peut-être, et qui sans doute, s'il meurt ainsi, se dira qu'elle n'était guère aimée. Et il veut, du moins, lui laisser un adieu. Il l'aime tant ! Il eût été si heureux auprès d'elle. Il eût été si fier de l'avoir pour femme ! C'eût été trop beau ! Tant de bonheur n'est pas possible ! Il pose le revolver sur sa petite table. On lui a donné, quelques jours auparavant, du papier, de l'encre et une plume, pour lui permettre d'écrire à tous ceux qu'il aime. Hâtivement il jette quelques mots d'adieu à la jeune fille :

« Chère Mariolaine, pardonne-moi la peine que ma mort te causera. Mais je suis certain que tu conserveras mon souvenir dans ton cœur et que dans longtemps, très longtemps, tu t'attendras encore en pensant à moi. Je suis sûr également que tu m'approuveras de mourir et que tu comprendras que je n'ai pas voulu vivre au bagne. Tu connais mon cœur, tu connais ma vie, tu sais pourquoi je meurs. Tu m'aimeras quand même. En mourant, je ne veux te faire promettre qu'une chose et je m'en irai heureux. Parle de moi souvent avec elle ! Tu me le promets ? Je te remercie. Adieu pour toujours. Je t'aimais bien. Et c'est ton nom, le dernier et le seul, que je veux prononcer en mourant. »

Il glissa la lettre sous l'enveloppe et écrivit l'adresse de Mariolaine. Puis il reprit son revolver. Mais la porte de la cellule s'ouvrait brusquement à ce moment-là. En écrivant, il n'avait pas entendu les pas d'un surveillant. L'homme comprit, au geste de Jacques, qu'une seconde encore et le prisonnier était mort. Il se jeta sur lui d'un bond, à corps perdu, et ils roulèrent ensemble. Le coup partait en l'air, la balle trouant le plafond, et le revolver s'échappait des mains du pauvre garçon. Le surveillant se releva.

— Il était temps ! dit-il.

Et fourrant l'arme dans sa poche avec un geste de mauvaise humeur :

— Voilà ce que c'est que d'avoir confiance, les prisonniers en abusent ! Qui diable a pu vous donner cette arme ?

Jacques ne répondit pas. Il restait étendu par terre comme si la balle l'avait frappé. Et le voyant immobile le surveillant eut peur.

— Jacques ? Jacques ! appela-t-il.

Jacques avait la tête appuyée sur le bras. Il pleurait.

— Rendez-moi ce revolver, mon ami, dit-il au gardien. Vous avez été soldat comme moi, vous êtes sergent comme moi. Comme moi vous auriez voulu mourir, si vous aviez été déshonoré. Qu'est-ce que cela peut vous faire que je me tue ? Ayez pitié de moi, et je vous remercie.

— Ma foi, non, dit le gardien. Vous êtes dans de fichus draps, c'est vrai, et je ne sais pas comment vous avez fait pour vous y mettre ! Mais malgré votre crime, malgré votre condamnation, vous avez dû remarquer que j'avais quand même de l'amitié pour vous.

— C'est vrai ! Prouvez-le-moi une dernière fois et laissez-moi mourir !

— Non.

— Pourquoi ?

— On va vous le dire au greffe. Suivez-moi. Vous y trouverez du monde qui vous attend.

— Qui ?

— Vous allez voir.

— Ne peut-on me laisser tranquille ?

— Ne faites pas le méchant. Venez.

— Soit.

Jacques suivit docilement. Au greffe, il y avait Cheverny et son fils, Mariolaine et Marguerite. En apercevant tout ce monde, tous ceux qu'il aimait, le pauvre garçon fut si ému qu'il pâlit et faillit s'évanouir. Le gardien le soutenait et avec une rudesse amicale :

— Allons, du nerf. Vous étiez plus robuste que cela il y a cinq minutes quand vous vouliez vous faire sauter la cervelle.

— Que dit-il ?

Et tous, ils se précipitent vers Jacques.

— Oui, disait le surveillant, il était temps d'entrer dans sa cellule. Une seconde et ça y était. Même que le coup est parti et faillit nous tuer tous les deux. Voilà le revolver. Et monsieur était un homme d'ordre ! Monsieur n'a pas voulu partir sans faire ses adieux. Sur sa table, il y avait une lettre qu'il venait d'écrire, adressée à Mlle Mariolaine Routard, boulevard Haussman.

— C'est moi ! s'écria Mariolaine.

Elle s'empare de la lettre, la parcourt d'un coup d'œil et se précipite dans les bras de Jacques.

— Méchant ! méchant ! tu voulais mourir !

— Cela eût mieux valu ! dit-il d'une voix étouffée.

Et ses yeux mouillés de larmes rencontrent le regard fiévreux de Marguerite. Sa mère voudrait s'élaner vers lui, le presser contre son cœur, mêler ses larmes aux siennes. La présence de Cheverny l'en empêche, mais elle souffre une torture inexprimable. Elle lui tend les mains. Il les prend, les embrasse avec transport. Il dit d'une voix entrecoupée.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne d'être venue, que vous êtes bonne, ma... madame !

Ce mot lui brûle les lèvres. Ah ! comme il voudrait, en cet instant, l'appeler sa mère !

— Jacques, dit le colonel, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Une bonne nouvelle, c'est l'annonce d'un bonheur, mon colonel, et il ne peut plus y avoir rien d'heureux pour moi.

— Peut-être, dit Bernard. Ecoute.

— Le conseil de guerre a signé à l'unanimité un recours en grâce auprès du président de la République.

— Ah ! un recours en grâce, dit-il avec un sourire triste. Mais ce ne sera pas la grâce entière, mon colonel, ce ne sera qu'un adoucissement, et la mort eût mieux valu, je le répète.

— Espère, dit Cheverny.

VI

Le président de la République commua la peine des travaux forcés à perpétuité en celle de dix ans de travaux forcés. La dégradation militaire était maintenue forcément. Ainsi le veut la loi, pour toute peine infamante que la dégradation doit accompagner toujours.

Comme il n'y avait aucun motif de cassation du jugement, comme les délais d'appel étaient expirés, le jugement devenait exécutoire dans les vingt quatre heures qui suivirent. Jacques allait être dégradé ! Très souvent, ces tristes cérémonies militaires ont eu lieu dans l'intérieur même des casernes. A Châlons, elles se passaient toujours sur la place de l'Hotel-de-Ville. Une section de tous les régiments qui formaient garnison à Châlons devait y assister, et, en outre, une section prise dans le 145e, en garnison à Nancy, le régiment de Jacques.

Il arriva donc le matin, à la première heure du jour, sur la place de l'Hotel-de-Ville, un détachement du 145e de ligne, où figuraient Belhomme et le caporal Martin, lesquels, aimant Jacques, au-

raient bien voulu se dispenser d'un aussi cruel service. Puis défilèrent et prirent place les détachements des différentes armes formant la garnison de la ville. Une section d'un régiment d'infanterie. Une section d'un régiment de hussards. Une section d'un régiment d'artillerie. Les quatre détachements arrivèrent en armes, les cavaliers à pied, sabre au clair, le manteau roulé en sautoir, clairons en tête. Ils formèrent le carré et attendirent. Des ouvriers se tenaient derrière la troupe, témoins émus et silencieux de ce triste spectacle.

Austitôt après la dégradation, Jacques devait être remis à la gendarmerie. Le colonel de Cheverny, en tenue civile, Mme de Cheverny, Bernard et Mariolaine, étaient là sur cette place, bien avant le jour, bien avant l'arrivée de la troupe. Ils n'avaient pas voulu, en cette cruelle minute, abandonner Jacques. Ils s'étaient dit que le jeune homme ne supporterait pas la honte de la dégradation, s'il ne sentait auprès de lui des cœurs battant à l'unisson du sien.

Et Bernard, plus triste et plus malheureux que le condamné lui-même, Bernard voulait être là, lui aussi, pour protester de la voix même contre le châtement qu'un autre recevait à sa place. Il n'avait pas cessé de répéter depuis la condamnation : — C'est moi qui suis coupable ; Jacques est innocent !

Ils s'étaient assis tous les quatre, sur un banc de la place de l'Hotel-de-Ville ! Jacques devait passer devant eux. Il faisait un froid rigoureux. Marguerite et Mariolaine grelottaient.

Ils attendirent assez longtemps. Enfin l'aube se leva. Le froid redoublait. Le ciel était gris, bas ; le vent soufflait dans les rues et faisait tourbillonner la poussière sur la place. Et sous l'action du vent des feuilles mortes échappées des arbres de la promenade, abattues là, roulaient et paraissaient jouer à se poursuivre.

Ils se taisaient. Sous l'impression d'une lourde et accablante tristesse, ils ne trouvaient rien à se dire. Marguerite et Mariolaine avaient les yeux gonflés et très rouges. Les deux hommes étaient très pâles et leur figure était altérée.

On entendit des clairons, très loin dans la ville. Et cela résonna dans leur cœur comme un glas d'enterrement.

Les soldats défilèrent devant eux. On entendit des commandements brefs. Ils s'alignèrent. Presque aussitôt d'autres clairons, d'autres soldats, exécutant les mêmes mouvements. Ils étaient tous là maintenant. On n'attendait plus que le condamné.

Bientôt il parut escorté par quatre hommes, deux de chaque côté de lui, ayant le fusil au port d'armes, sous la conduite d'un sergent, le plus ancien de grade du régiment d'infanterie en garnison à Châlons,

Jacques, blême, marchait la tête sur la poitrine. Il faisait peine à voir. Quand il passa devant le banc où l'attendaient tous ces êtres si chers à son cœur, il s'arrêta les jambes molles. Il leur adressa un regard d'une tristesse immense, infinie. Ils s'étaient levés avec le geste de s'élaner vers lui. Et Bernard, dans un sanglot :

— Jacques ! mon Jacques ! C'est horrible ! horrible ! c'est moi qui devrais être à ta place !

Mais Jacques passa, se retournant vers eux, les remerciant de son sourire, le pauvre soldat, pour la force que toutes ces créatures si bonnes venaient de lui donner.

Et Marguerite, sans courage, se laissant défaillante, se trahissant presque, Marguerite murmurait :

— Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Cheverny l'entendit bien, mais il crut qu'elle s'adressait à Bernard, alors qu'elle ne pensait qu'à l'autre, au fils perdu, retrouvé pour le reperdre, dans d'aussi tragiques circonstances.

Jacques avait pénétré dans le carré formé par la troupe. Malgré la discipline rigide, il avait l'air si défait, il était si changé, qu'à son aspect il y eut une sorte de rumeur de compassion dans les rangs de la section du 145e, ses anciens camarades. Le caporal Martin murmura :

— Le pauvre bougre !

Et Belhomme, le cœur tout retourné, disait : — C'est dur tout de même pour un brave soldat ! Et il l'était, il n'y a pas à dire, il l'était !